

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) Item218. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à [Dorothee de Lieven](#)

218. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Procès](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à* :



[214. Baden, Vendredi 12 juillet 1839, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-14

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°239/254

Information générales

LangueFrançais

Cote591, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

218 Paris, dimanche soir 9 heures 14 juillet 1839

Vous vous couchez probablement. Que je voudrais vous envoyer le sommeil, ce sommeil qui fait qu'on se lève le lendemain rafraîchi et fortifié ! La chaleur est accablante ce soir. Encore quelque orage. Cet état de l'atmosphère, n'est-il pas pour quelque chose dans votre extrême malaise ? Tout le monde s'en ressent. On ne craint plus d'émeute pour ce soir. La commutation de peine de Barbès préoccupe beaucoup. On s'y attendait peu. C'est le Roi qui l'a voulue. Le Conseil n'était pas divisé quoiqu'il y ait des indécis. Je voudrais vous raconter quelque chose d'intéressant. Il n'y a rien.

Ce matin, au moment où je sortais pour aller voir Pozzo, le Ministre de l'intérieur est arrivé chez moi et m'a retenu. Je ne puis donc vous rien dire de cette pauvre Lady Flora Hastings. On est convaincu ici que le Cabinet Whig tiendra. Pozzo n'est pas atteint du même mal que vous. Il se tue à force de manger. Le soir après dîner, il a l'esprit bien moins libre que le matin, ses méprises sur les personnes sont continuelles et bien étranges. Il a pris l'autre jour le Maréchal Soult pour M. de Villète.

Lundi matin, 8 heures

Je retourne Jeudi au Val-Richer. Nous finissons à la Chambre ces jours-ci. Adressez-moi donc désormais vos lettres au Val-Richer. Et dites-moi ce que vous aimez le mieux pour notre correspondance tous les jours, où tous les deux jours. Je n'aurai pas au Val-Richer autant de Nouvelles qu'à Paris. Mais j'aime à vous écrire, et encore plus vos lettres. Pauvre ressource pourtant que des lettres ! Vous m'avez grondé une fois de dire cela, et de rabaisser ainsi votre seul plaisir. Et puis, vous avez été de mon avis. Je sais supporter ce qui ne me suffit pas, mais non m'y tromper. Sachez bien seulement, dearest, que pour apporter à vos souffrances quelque distraction, pour jeter un doux moment dans votre solitude, je vous écrirai tous les jours, deux fois par jour, tant que vous voudrez et qu'il se pourra. Et toujours avec un triste plaisir, car c'est bien triste de faire si peu pour qui on aime beaucoup.

Avez-vous vu deux volumes que le comte Appony vient de m'envoyer ? Cezriflan von Gontz c'est un recueil de ses pamphlets politiques. J'en ai parcouru quelques uns qui m'ont intéressé. C'est l'histoire que nous avons vue, et faite. Elle a assez grand air sur le papier. La sœur de Barbès est allée déclarer au Garde des sceaux que cette commutation ne lui convenait pas, et qu'il ne voulait pas des travaux forcés. On le fait partir ce matin. Je doute qu'on l'envoie droit aux galères. Il s'arrêtera dans quelque prison sur la route. Je suis de son avis. Il n'est pas fait pour les galères.

Midi

Votre mot 214 ne me déplaît pas. Il est assez ferme dans sa petite taille. Je n'avais

jamais entendu parler de la racine de gingembre. Le monde que j'ai vu ce matin ne m'a rien appris. Je vous quitte pour aller faire ma toilette et de là à la Chambre. Adieu ! J'irai ce soir chez Madame Appony et chez Lady Granville. Mais on n'apprend pas grand chose là. Ils attendent plus qu'ils ne donnent. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 218. Paris, Dimanche 14 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-14.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 29/11/2023 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1751>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 14 juillet 1839

HeureSoir 9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionParis (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 29/11/2022

FR 11

24 F. 3. R

PARIS
46
JUL 1848

Madame la Princesse de Lieven
Aux Champs de Baden. Baden
Allemagne Grand Duché de Baden

Paris



218
57
Paris. Bismarck. 2019
14 Juin

Don't you, comte
vostre qui fait qu'on se laisse le
marché: se justifie!

La chaire est accablante ce soir
bruy. Ce lieu de l'atmosphère est
quelque chose dans votre sphère. Vous
le monde des autres.

On ne craint plus d'être pour
Communiste et pour le Bardi,
beaucoup. On s'y attendait pour
qui se venter de l'amélioration
qu'on y est en indigne.

Le monde est rempli de gens
d'intelligence. Il n'y a rien. Le monde
est le dernier pour aller avec les
de l'histoire est celui qui nous a
de ce point de vue nous nous sommes
lady Clara Hastings. On est com
que le cabinet de lady Hastings.
Pays ont pas attendus.

218

Paris - Dimanche Soir 9 heures -

591

57

14 Juillet 1839

Vous vous couchez probablement.
 Que je voudrais vous engager la Sommeil, ce
 l'estomac qui fait qu'on se lève le lendemain
 raspaichi et fortifié!

La chaleur est accablante ce soir. Encore quelque
 orage. Les états de l'atmosphère sont-ils pas pour
 quelque chose dans votre extrême malaise? Tous
 le monde s'en ressent.

On ne craint plus d'insulte pour le soir. La
 commutation de peine de Barbé, préoccupe
 beaucoup. On s'y attendait peu. C'est le Roi
 qui l'a voulu. Le Comité n'était pas divisé,
 quoiqu'il y eût des incertains.

Je voudrais vous raconter quelque chose
 d'intéressant. Il m'y a rien. Le matin, au moment
 où je sortais pour aller voir Pozzo, le ministre
 de l'intérieur est arrivé chez moi et m'a retenu.
 Je ne puis donc vous rien dire de cette pauvre
 lady Flora Hastings. On est convaincu ici
 que le cabinet Ishig tiendra.

Pozzo n'est pas atteint du même mal que

9

8

vous. Il se tue à force de manger. Le soir,
après dîner, il a l'esprit bien moins libre que
le matin. Ses surprises sur les personnes sont
continuelles, et bien étranges. Il a pris l'autre
jour le Maréchal Soult pour M. de Villèle.

Lundi matin 8 heures.

Je retourne jeudi au Val Richer. Vous ferez bien
à la chambre ce jour-ci. Adressez-moi donc
de nouveau vos lettres au Val Richer. Si l'été, moi
ce que vous aimez le mieux pour votre correspondance
tous les jours ou tous les deux jours. Je n'aime pas
au Val Richer autant de nouvelles qu'à Paris.
Mais j'aime à vous écrire, et encore plus vos lettres.
L'année dernière pendant que les lettres! Vous
m'avez grande une fois de dire cela et de
raisonner ainsi, votre seul plaisir. Et puis, vous
avez été de mon avis. Je bien supporte ce qui
me me suffit peu, mais non très longtemps.

Attendez bien sagement, de peur, que pour
appartenir à vos souffrances, quelque distraction, pour
plus un long moment dans votre solitude, je
vous écris: tous les jours, deux fois par jour,
tant que vous voudrez et qu'il se pourra. Et
toujours avec un triste plaisir, car c'est bien triste
de faire si peu pour qui on aime beaucoup.

Un peu de vos deux volumes que le comte
Appony vient de m'envoyer? Joseph Bonaparte

C'est un recueil de
passions quelque
que nous avons
le propre.

Le comte de
des Appony que
ce qu'il ne veut
pas de la manière
général. Il s'arrête
vraie. Et bien
général.

Donnez-moi deux
jours dans la p
parler de la sa

Le comte
appuyé. Je vous
se de là à la
Madame Appony
d'apprend par
quels ne devr

lais, est un recueil de des pamphlets politiques. J'en ai
libres qui passeront quelques uns qui m'ont intéressé. C'est l'histoire
de tout que nous avons vu se faire. Elle a assez grand air sur
l'autre le papier.

Viète. Le duc de Rohan est allé de l'armée au Sacre
des Rois, que cette commutation ne lui convenait pas
de qu'il ne voulait pas de l'armée. On le fait
passer ce matin. Je doute qu'on s'avisera d'être deux
jours. Il s'arrêtera dans quelques jours sur la
route. Je lui le s'en souviendra. Il n'est pas fait pour
galer.

Dixi

l'année pas. Votre mes 214 ne me déplait pas. Il ne sera
Paris. Je n'ai dans la petite taille. Je n'ai jamais vu
une lettre. parler de la racine de gingembre.

de. Le monde que j'ai vu ce matin ne m'a rien
appreni. Je n'ai guère pu aller faire ma toilette
ce qui se de là à la chambre. Adieu! J'irai ce soir chez
Madame Appony et chez Lady Beauville. Mais on
n'apprend pas grand'chose là. Il attendent plus
qu'ils ne deservent. Adieu. Adieu.

tion pour
sente j'
jours
a. Et
triste
comp.
sente
en part.